

LE MONDE QUI VIENT, NOTRE IMAGINAIRE QUI RESTE...

Kropotkine publie en 1899 *Champs, usines et ateliers*. Dans cet ouvrage il tente de penser une autre organisation de la société, il voulait répondre à cette question: «*Que devons-nous produire, et comment?*».

Deux siècles ont passé. Celui de Kropotkine s'est effondré dans la Première Guerre mondiale. Le suivant, dans lequel beaucoup d'entre nous ont passé la plus grande partie de leur vie s'est terminé dans une suite d'événements qui ne cessent pas de nous hanter. *Mai 68*, sous les différentes formes qu'il prit dans le monde dit développé, avait sonné le début de la fin du 20^{ème} siècle tout en annonçant un nouveau monde où la formation scolaire et universitaire pour une part, et la consommation systématique pour une autre, allaient devenir la règle. Vingt ans plus tard, la division du monde en deux concepts politiques apparemment antagonistes disparaît. Le monde stalinien que l'on pouvait croire éternel s'évanouit. Au début des années quatre-vingt-dix apparaît un ovni, *Mosaic*. Il s'agit du premier navigateur web. Accueilli avec beaucoup d'incrédulité, il annonce qu'internet va étendre sa toile sur le monde entier. Le 11 septembre 2001, la chute des tours à New York signe la fin du 20^{ème} siècle. Nous sommes au 21^{ème} siècle, le monde a changé bien plus que nous n'aurions pu l'imaginer il y a quelques années. L'imaginaire, l'anarchiste comme les autres, reste accroché au siècle précédent tant il est encore de plus en plus difficile de percevoir la totalité, la complexité et l'état de notre planète.

Quel nouveau monde?

Il est tout à la fois très facile à décrire et d'une incroyable diversité. Notre monde individuel est en fait le monde collectif. La mondialisation est notre quotidien. Le plus petit des pays est notre voisin. Notre planète n'a jamais été aussi petite. En quelques heures nous la traversons, d'Est en Ouest, du Nord au Sud et pourtant elle nous reste toujours aussi étrangère. C'est aussi un monde en guerre soumis à trois transformations fondamentales.

En disparaissant, le système stalinien a laissé la place libre au capitalisme. C'est la mondialisation. Le terme anglo-saxon employé, «*la globalisation*», semble plus pertinent. En effet la production comme la consommation de quelque bien que ce soit peut se faire de façon identique partout dans le monde. De ce fait, la concurrence règne et chacun, à quelque niveau qu'il soit, devient un danger pour l'autre. La guerre économique dans laquelle nous évoluons peut selon les moments prendre tel ou tel aspect, un prix bas ou un licenciement. Parfois elle prend même le visage d'une catastrophe industrielle. Pire que tout, elle produit un discours lancingant, insinuant dans nos cerveaux disponibles que tout cela est pour notre bien, qui ne serait que l'augmentation de notre pouvoir d'achat et qu'au fond il n'y a pas d'alternative. Cette guerre, en plus de son idéologie à la fois guerrière et quiétiste, produit son opium. Il ne s'agit plus de religion, d'espérance d'un au-delà merveilleux. Cet opium du peuple, c'est la consommation de produits tous plus beaux les uns que les autres. Le dernier en date surclassant les précédents et produisant de ce fait une hiérarchie dans cet esclavage. Avoir le dernier truc en date montre à quel point nous sommes bien intégrés dans cette société.

C'est le bruit, la fureur et le sang qui différencient la «vraie» guerre de sa sœur économique.

Par ailleurs, sous une forme ou une autre, le bruit de fond de ce 21^{ème} siècle, menace au-delà des humains qui s'y trouvent mêlés, le capitalisme lui-même dans sa conquête du monde. Irak, Syrie, Ukraine, Libye, Yémen, Nigeria, Mali, Somalie, Birmanie, Mozambique; dans tous ces pays, il y a une guerre ouverte. Dans bien d'autres elle est latente comme aux USA avec le courant trumpiste ou en Europe avec celui des isolationnistes. Les motifs sont variés, multiples, plus ou moins compréhensibles. Partout cela sert les élites au pouvoir ou cela prépare l'arrivée au pouvoir de nouvelles élites. Le mythe de la guerre d'indépendance ouvrant la voie à une révolution nationale, cher aux années soixante, est définitivement enterré. Mais tous ces conflits sont sources de bénéfices, les ventes d'armes ont crû comme jamais (marché total de plus de 300 milliards d'euros fin 2021), alors qu'elles ne produisent en tant que telles aucune plus-value. La pre-

mière conséquence de cet état de choses, c'est la montée exponentielle des transferts de populations dus aux guerres aussi bien qu'à la misère économique.

Enfin, à cet état de fait s'ajoute la réalisation des prédictions faites de toutes parts par les experts climatiques. S'il n'y a pas plus de catastrophes naturelles, elles prennent des dimensions de plus en plus graves. Les échecs successifs des grandes conférences sur le climat montrent bien que les résistances au changement émanent aussi bien des pouvoirs financiers et politiques qui y voient un danger pour leur situation que des populations qui perçoivent bien que si changement il y a, ce sera fait sur leur dos. Il est plus facile de construire un mur entre deux pays, Israël-Palestine, Inde-Bangladesh, qu'une digue contre la mer comme à Jakarta. Des millions de gens sont donc en marche vers un ailleurs où ils pourraient vivre. Une partie d'entre eux se dirige vers l'Europe qui leur apparaît comme un havre de paix.

C'est dans cette Europe que sont nées les idées de révolution qui se sont propagées dans le monde entier. C'est de cette Europe, qui s'est voulue longtemps le centre du monde, qu'il faut se départir pour tenter de comprendre notre société mondialisée en pleine mutation. Car la différence entre cette Europe et le reste du monde n'est plus, il n'y a plus d'endroits non civilisés. Il n'y a plus d'endroits qui échapperaient à la technologie folle qui est le signe concret de la mondialisation. Il n'y a en fait plus d'Europe. Pour s'en persuader il suffit de considérer la canicule de l'été 2015. Elle a été vue comme l'expression locale d'un réchauffement mondial. En ce début d'automne, les météorologues s'inquiètent de l'effet d'un réchauffement du sud de l'Océan Pacifique sur le reste du monde, c'est l'effet «*El Niño*». À cela s'est ajoutée la pandémie due à l'invasion du virus SRAS-Cov-2, plus familièrement appelé *Covid*. L'Europe devenant de fait une banlieue de la Chine d'abord, puis d'autres pays comme l'Afrique du Sud ou Israël.

Pierre SOMMERMEYER.
